

FASCICULE N° 76 Prix : 1 fr. 20.

Belgique : 1 fr. 50



*Un monsieur qui venait en sens inverse salua
Amy Nabot.*

(Page 2346.)

C. I.

LIVRAISON 301.

JOUE .

— Oh!... Enfin, te voilà de retour, papa !

— Comment vas-tu André?... Où as-tu laissé ton frère ?

— Il est ici... Il a voulu venir lui aussi...

Juste à cet instant, un autre jeune homme apparut sur le pont.

— Papa !... Papa!... s'exclama-t-il.

C'était Paul, le plus jeune fils du riche Mexicain.

Lucie était restée un peu à l'écart, regardant cette scène avec des yeux humides de larmes.

André fut le premier à s'apercevoir de sa présence et il s'inclina légèrement. Paul imita son exemple. Mais ils se montraient tous les deux plutôt froids et réservés, ne sachant à qui ils avaient affaire.

Devinant les pensées des deux jeunes gens, Monsieur de Vega s'empressa de faire les présentations.

— Voulez-vous me permettre de vous présenter mes deux fils? dit-il en se tournant vers Lucie. Le plus âgé s'appelle André et le plus jeune Paul...

Puis, s'adressant aux deux garçons, il reprit :

— Madame Dreyfus, la femme du capitaine français qui a été déporté à l'Île du Diable...

— Madame Dreyfus? répéta Paul de Vega avec un visible étonnement.

— Oui, mon garçon...

Le jeune homme regardait la malheureuse avec une expression d'immense pitié.

— Elle a entrepris ce voyage dans l'espoir de pouvoir revoir son mari, poursuivit Monsieur de Vega. Et, peut-être...

Il s'interrompit un moment, puis il compléta la phrase :

— Peut-être tentera-t-elle aussi quelque chose pour le délivrer...

Les deux jeunes gens continuaient de regarder l'épouse du malheureux capitaine.

— Vous voudriez faire évader votre mari, Madame? demanda finalement André de Vega en s'approchant de Lucie :

La jeune femme sourit avec une tristesse indicible.

— Je suis venue pour le voir et... tenter quelque chose... Votre père a fait naître en mon cœur l'espérance de pouvoir organiser l'évasion de ce pauvre innocent...

Les deux jeunes gens fixèrent sur leur père un regard interrogateur.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? s'exclama le Mexicain en riant. On dirait que les paroles de Madame Dreyfus vous ont abasourdi !

— En effet, répondit André. Une tentative de ce genre me paraît trop extravagant pour être possible...

Lucie pâlit intensément.

— L'Île du Diable est surveillée avec une extrême vigilance, reprit André. Ce serait une folie que de placer le moindre espoir dans une possibilité d'évasion...

Le Mexicain secoua la tête avec un geste énergique et il s'écria sur un ton de reproche :

— Pourquoi voulez-vous faire perdre tout espoir à cette pauvre dame?... Il n'existe rien d'impossible au monde et moi, je suis convaincu de ce que l'on peut faire quelque chose !

N'as-tu donc pas lu les journaux, papa?... N'es-tu pas au courant des mesures qui ont été prises pour empêcher toute tentative de ce genre ?

— Si... Je suis au courant de tout, mais je veux quand même faire une tentative...

— As-tu déjà conçu un plan précis, papa? demanda Paul.

— Oui... Je vous l'expliquerai plus tard...

Et Monsieur de Vega ajouta à voix basse :

— Cette pauvre dame m'inspire une grande compassion et je lui ai promis de faire de mon mieux pour lui venir en aide... Et puis, ce ne serait pas prudent de la laisser se rendre seule à l'Île du Diable... Que pourrait faire une femme, seule et sans aucun appui ?

— Je comprends, papa ! dit André avec un air préoccupé. Mais il faut aussi penser à certaines choses... Qu'arrivera-t-il si la tentative de Madame Dreyfus venait à être découverte?... Quel résultat obtiendrait-elle ? Celui d'aggraver encore la situation de son mari avec la certitude d'être arrêtée elle-même !

Lucie avait entendu les paroles du jeune homme et elle tremblait de la tête aux pieds. Son visage était tout baigné de larmes.

— Oui, Madame, ajouta André, sur un ton compatissant, s'il devait vous arriver un malheur de ce genre, vos enfants demeureraient privés de leur mère pour Dieu sait combien de temps !

La pauvre femme joignit ses mains avec un geste désespéré, levant en même temps ses yeux au ciel.

Même son dernier espoir s'écroulait !

Oui !... Ce jeune homme avait raison... elle ne pouvait pas se compromettre pour ne pas courir le risque de se voir séparée de ses pauvres enfants.

Monsieur de Vega fumait son cigare en silence, regardant la mer.

— Faut-il donc que je renonce à mon projet ? balbutia Lucie d'une voix tremblante. Qu'en dites-vous, Monsieur de Vega?... Pourquoi demeurez-vous silencieux?... Etes-vous du même avis que vos fils ?

— Je crains que mes fils aient raison, Madame ! répondit le Mexicain en laissant échapper un soupir, Animé d'un sincère désir de vous rendre service, j'ai laissé pénétrer dans votre âme une espérance trop téméraire!... Pardonnez-moi !

— Je n'ai rien à vous pardonner, Monsieur de Vega... Au contraire, je dois vous remercier pour votre bonté... Je comprends fort bien que je ne peux rien faire contre des forces majeures...

— Hélas !

— Il ne me reste donc plus qu'à me résigner !

— Retournez en France auprès de vos enfants... La vérité ne tardera pas à voir le jour et votre mari sera remis en liberté... Le monde entier est indigné de cette infamie et il faudra bien qu'elle prenne fin...

Lucie demeura quelques instants silencieuse, les yeux baissés. Il était évident qu'elle faisait de grands efforts pour ne pas éclater en sanglots.

— Oui ! balbutia-t-elle enfin. Vous avez raison, Monsieur de Vega... Je vais retourner en France... J'ai fait inutilement ce long voyage, mais il me restera la consolation de savoir qu'il y a dans toutes les parties du monde des personnes généreuses qui plaignent mon mari et qui sont persuadées de son innocence...

— J'espère que vous resterez au moins quelques jours avec nous ! s'exclama le Mexicain avec amabilité.

— Non, répondit la jeune femme en secouant la tête. Laissez-moi repartir tout de suite... Mes enfants m'attendent !... J'ai hâte d'être de retour auprès d'eux !

— Je ne veux pas insister parce que je comprends très bien votre anxiété, dit Monsieur de Vega en s'inclinant légèrement. Néanmoins, vous accepterez sans doute de dîner avec nous, n'est-ce pas ?

— Très volontiers... Quand partira le prochain bateau pour l'Europe ?

— Ce soir même...

Là-dessus, l'épouse du capitaine Dreyfus fut conduite à une cabine où elle put prendre quelques heures de repos.

Les deux fils de Monsieur de Vega causaient entre

eux, appuyés au bastingage du pont.

— Crois-tu vraiment que toute tentative serait inutile ? demanda le plus jeune en regardait fixement son frère.

— Tu le sais aussi bien que moi, Paul !... Pourquoi me poses-tu des questions aussi inutiles ?

Le jeune homme hocha la tête avec un geste de compassion.

— Que veux-tu, André ! fit-il. Cette malheureuse me fait tant de peine !... N'as-tu pas vu comme elle pleurait ?

— Si... Il y a quelques instants, j'ai passé devant sa cabine et j'ai entendu des sanglots à déchirer le cœur... Mais il n'y a rien à faire, absolument rien !

— C'est vrai !... Ce serait un crime que de la pousser à faire une chose qui ne pourrait qu'augmenter les souffrances de son malheureux époux et la mettre elle-même dans une situation critique...

— Evidemment... Elle ne réussirait qu'à se faire arrêter !

A ce moment, la cloche du yacht se mit à sonner, pour annoncer que le dîner était prêt.

Monsieur de Vega s'en fut frapper à la porte de la cabine où Lucie était restée tout l'après-midi.

La malheureuse ne tarda pas à apparaître. Elle avait le visage inondé de larmes.

— Voulez-vous venir dans la salle à manger, Madame ? lui dit le Mexicain.

Elle était tellement faible qu'elle dut s'appuyer au bras de Monsieur de Vega pour ne pas tomber.

Durant le repas, les deux jeunes gens lui expliquèrent de nouveau l'impossibilité de tenter quoi que ce soit à l'Île du Diable et lui conseillèrent encore une fois de se résigner et d'avoir confiance en l'avenir.

Vers onze heures du soir, Lucie prit place dans la chaloupe qui devait la ramener au port où elle allait

prendre le prochain bateau pour l'Europe.

Monsieur de Vega l'accompagna au navire et resta avec elle jusqu'à l'instant du départ.

Quand il fut redescendu dans la chaloupe, elle se pencha par-dessus le bastingage pour lui adresser un dernier salut de la main puis elle se retira dans sa cabine pour donner libre cours au chagrin qui l'étouffait.

CHAPITRE CCCXXXIII

UNE INFAME ACCUSATION.

Un matin, la femme de chambre de Lady Waddington entra dans la chambre de Clara Esterházy qui était en train de faire sa toilette.

— Que désirez-vous, Yvonne? demanda la comtesse.

La servante lui remit une lettre.

— Voilà! lui dit-elle familièrement. Cela vient d'arriver... Je suppose que cela doit être de votre amoureux!

La pauvre femme eut un triste sourire et déposa la lettre sur un meuble, comme si elle n'avait pas eu l'intention de la lire tout de suite.

La femme de chambre eut un geste de surprise.

— Comment! fit-elle. Je vous apporte une lettre et vous ne vous donnez même pas la peine de l'ouvrir?

— Je la lirai plus tard, répondit Clara avec froideur.

— On voit que votre amoureux ne vous intéresse pas trop!

La comtesse eut un geste de contrariété

— Ne dites pas de bêtises, Yvonne ! fit-elle.

— Quel orgueil!... On ne peut même pas vous parler !

— Parler de quoi?... Nous sommes ici pour faire notre service et non pas pour nous livrer à des bavardages inutiles !

— A cette heure-ci, nous pouvons bien bavarder un peu, dit la femme de chambre en riant. Madame n'a pas encore besoin de nous... Et puis, j'aimerais bien savoir quelque chose de votre vie...

— Il n'y a rien dans ma vie qui puisse vous intéresser, répondit Clara sur un ton glacial.

— Je vois que vous n'êtes pas disposée à m'accorder votre confiance ! dit la jeune servante. Et pourtant, nous pourrions êtres de bonnes amies, vous et moi... Ne croyez-vous pas que ce serait amusant de sortir à nous deux, les jours où nous serons libres, et de chercher des aventures ensemble ?

— Je vous défends de me tenir des propos de ce genre ! s'écria Clara avec énergie.

— Quelle vilaine orgueilleuse !

— Je ne suis pas orgueilleuse... Je veux simplement rester à ma place... Si vous avez envie de chercher des aventures, vous êtes libre de le faire, mais vous n'avez pas besoin de ma compagnie pour cela.

— Vous vous repentirez de votre orgueil répondit la servante en se mordant les lèvres de dépit.

Et elle sortit de la chambre tout en continuant de murmurer.

Dès qu'elle fut de nouveau seule, la comtesse ouvrit la lettre et en retira un papier timbré. C'était le reçu du bureau de placement où elle avait envoyé quelques jours auparavant le montant d'un pourcentage qui avait été stipulé d'avance.

Puis elle descendit au premier étage pour s'occuper des enfants.

Ce jour-là, comme les jours suivants, Clara se montra aussi aimable que d'habitude envers Yvonne, la jeune femme de chambre. Mais, à en juger par les regards que celle-ci lui adressait, elle devait avoir conçu une terrible rancune vis-à-vis d'elle.

Alors elle regretta de s'être montrée si altière envers sa compagne et elle supporta avec résignation les petites méchancetés avec lesquelles Yvonne cherchait à se venger.

Un soir, tandis que Lady Waddington s'habillait pour se rendre à une soirée, elle remit à Clara la clef de son coffre-fort et lui dit :

— Voulez-vous m'apporter mon écrin à bijoux ?

— Tout de suite, Madame...

L'instant d'après, la comtesse Esterhazy revenait apportant un petit coffret d'argent :

Lady Waddington en retira les bijoux qu'elle voulait porter, puis elle rendit l'écrin à la jeune femme pour qu'elle le remette dans le coffre-fort.

Ce ne fut qu'en remettant à sa place le précieux coffret que Clara s'aperçut de ce qu'elle avait laissé le coffre-fort ouvert pendant sa brève absence. Mais elle ne s'inquiéta pas beaucoup de ce détail et referma la porte du coffre, puis elle rapporta la clef à sa patronne.

Celle-ci sortit peu de temps après et ne rentra à la maison que vers minuit. Avant de se déshabiller, elle s'en fut remettre elle-même ses bijoux dans le coffre-fort.

Elle eut alors la désagréable surprise de constater qu'un collier de perles avait disparu.

Atterrée, elle appela son mari.

— Qu'y a-t-il, demanda ce dernier qui était accouru aussitôt. Pourquoi m'as-tu appelé ?

— On m'a volé mon collier de perles !

— Volé?... Ça n'est guère possible... Cherche avec calme et tu le trouveras très probablement... Tu l'auras sans doute mis toi-même par mégarde, dans un des pe-

tits tiroirs du coffre... Ce ne serait assurément pas la première fois qu'une telle chose arrive... Regarde bien!

Lady Waddington se mit à chercher attentivement dans toutes les parties du coffre-fort; elle passa en revue tous ses magnifiques bijoux, mais elle ne retrouva point son collier de perles.

— Il a disparu, Charles!... On me l'a volé !

— Mais qui pourrait l'avoir volé ?

— Quelqu'un doit être entré ici durant notre absence !

— Dans ce cas, il y aurait des traces d'effraction... Tu vois bien que la serrure est parfaitement intacte...

— Alors, qu'en penses-tu? demanda Lady Waddington d'une voix tremblante d'émotion.

— Si vraiment ce collier a été volé, il n'y a qu'une seule supposition à faire, ma chère amie.

— Laquelle ?

— Que quelqu'un aura profité d'un moment où le coffre était ouvert pour s'emparer du collier...

Lady Waddington réfléchit un moment, puis elle reprit :

— Crois-tu que ce pourrait avoir été un de nos domestiques ?

— Ceux qui seraient le plus à soupçonner, dans un pareil cas, seraient naturellement ceux qui s'approchent le plus souvent de toi...

— Ah! alors... alors...

— Crois-tu qu'Yvonne serait capable...

— Non, non, pas Yvonne... Yvonne est une brave fille qui m'a souvent donné des preuves d'une parfaite honnêteté... Plutôt l'autre... la gouvernante...

Lord Waddington tressaillit et regarda sa femme avec un air stupéfait.

— Tes soupçons se porteraient-ils sur Madame Estherhazy? fit-il.

— Evidemment !

— Tu la crois capable de faire une chose pareille ?

— Je ne peux pas croire autre chose, Charles!... Avant de sortir, je l'ai priée de m'apporter mon écrin à bijoux et je lui ai confiée la clef du coffre...

Lord Waddington continuait de hocher la tête et il ne paraissait pas être du même avis que son épouse.

— Cela me semble impossible! dit-il finalement. Cette gouvernante m'a toujours donné l'impression d'être une personne très sérieuse... Je ne pense pas du tout qu'elle aurait pu s'abaisser à commettre une action de ce genre...

— Qui sait? s'exclama Lady Waddington avec un air de doute. Les apparences sont souvent trompeuses...

— Et alors, qu'allons-nous faire ?

— Pour commencer, nous allons faire éveiller tous les domestiques et nous allons les interroger tous, principalement la femme de chambre et la gouvernante.

**

Clara s'était étendue sur son lit sans se déshabiller et elle ne parvenait pas à s'endormir.

Vers une heure du matin, un domestique vint frapper à la porte de sa chambre en criant :

— Madame vous prie d'aller la rejoindre tout de suite dans son appartement...

Stupéfaite, la malheureuse tressaillit.

Que pouvait donc bien lui vouloir Lady Waddington à une pareille heure ?

Après avoir arrangé ses cheveux, elle sortit de sa chambre et descendit au premier étage.

— Madame m'a fait appeler ? fit-elle en pénétrant dans la chambre de sa patronne.

— Oui, répondit Lady Waddington en la regardant

fixement dans le blanc des yeux. Ne devinez-vous pas de quoi il s'agit ?

— Non, Madame... Comment pourrais-je le deviner ?

— Votre conscience n'a rien à vous reprocher ?

— Non, Madame... Comment pourrai-je le deviner. Ma conscience est parfaitement tranquille...

— Effectivement, vous avez l'air très calme... Mais les apparences peuvent quelquefois tromper...

La stupéfaction de Clara était parvenue à son comble.

— Je ne vous comprends pas, Madame, dit-elle.

— Non...

Et je vous prie de vous expliquer clairement...

Lady Waddington se mit à le regarder plus fixement encore, puis elle dit en détachant les syllabes :

— Un de mes colliers de perles a disparu pendant mon absence... N'en savez-vous rien ?

La femme de l'ex-colonel se souvint immédiatement de ce qu'elle avait laissé quelques instants ouverte la porte du coffre-fort, tandis qu'elle apportait l'écrin à bijoux à sa patronne. Donc, le vol devait avoir été commis durant ce bref espace de temps et le voleur ne pouvait être qu'une personne habitant la maison.

Toutefois, l'idée d'avoir été la cause indirecte et involontaire de ce vol lui fit monter le rouge au visage.

Cette rougeur subite suffit pour convaincre Lady Waddington de ce que c'était bien Clara qui avait pris le collier. Elle réfléchit un moment, puis elle décida de tenter de lui faire avouer sa faute.

— Madame Esterhazy, lui dit-elle sur un ton bienveillant, — je reconnais que je vous ai mis moi-même dans la tentation de commettre un acte regrettable et, pour la même raison, je dois vous avouer franchement que mes soupçons ne pourraient pas se porter sur person-

ne autre que vous...

A ces mots, le visage de Clara devint blanc comme un linceuil.

Cette pâleur aussi fut interprétée par Lady Waddington comme une preuve de culpabilité.

— Avouez et je vous promets de ne pas vous dénoncer, Madame Esterhazy, reprit-elle. Personne ne saura rien ! Je n'ai pas encore interrogé les domestiques et...

Clara éprouvait une telle indignation qu'elle dut faire un effort sur elle-même pour ne pas laisser éclater sa colère et répondre sur un ton relativement calme :

— Je n'ai rien à vous avouer, Madame, et vos soupçons sont mal fondés...

— Alors, excusez-vous ! répondit Lady Waddington avec un air altier.

— Comment pourrais-je me disculper ? Même si je vous jurais que je n'ai jamais vu ce collier, vous ne me croiriez pas.. Il ne me reste donc qu'un seul moyen : celui de requérir moi-même l'intervention de la police...

— Vous n'en ferez rien ! Ceci est mon affaire ! reprit l'Anglaise sur le même ton orgueilleux.

— Faites comme vous voudrez, Madame... Je n'ai plus rien à dire.

— Tant pis pour vous... Ce disant, Lady Waddington se dirigea vers la porte, puis elle s'arrêta un moment et ordonna avec un accent sévère :

— Attendez-moi ici... Je vous défends de sortir de cette chambre pendant mon absence.

Clara tremblait de la tête aux pieds. Son visage était devenu livide. Elle se demandait avec angoisse comment elle allait pouvoir se défendre seule et abandonnée dans cette ville où elle ne connaissait personne.

Comprenant toute l'horreur de la situation où elle se trouvait, elle porta les mains à ses yeux, s'efforçant de retenir ses larmes.



Pendant ce temps, Lady Waddington avait rendu la liberté aux domestiques et elle s'était empressée de téléphoner au commissariat de police. Un quart d'heure plus tard, elle entra de nouveau dans sa chambre suivie de deux agents.

L'un de ces derniers s'avança vers la comtesse et lui dit sans préambule :

— Il me semble que vous avez l'air de vous repentir ! Lady Waddington m'a dit qu'elle était disposée à vous pardonner si vous avouez votre faute.

— J'ai déjà dit à Madame que je n'ai rien à avouer ! répondit Clara avec un accent tout vibrant d'indignation.

— Nous allons voir, reprit le policier. Nous n'avons rien trouvé dans votre chambre, mais cela ne suffit pas à écarter les soupçons, car les présomptions contre vous sont trop fortes... Vous avez eu un complice, n'est-ce pas ?

La comtesse ne répondit pas.

— Nous trouverons bien aussi la personne qui vous a aidé à faire disparaître ce collier, dit alors l'autre agent, sur un ton sarcastique.

Clara continuait de rester silencieuse, immobile et la tête haute.

— Enfin, avouez-vous, oui ou non ? cria le premier des deux policiers, qui commençait à s'impatienter.

— Je ne sais rien du tout au sujet de la disparition de ce collier, déclara la jeune femme avec tranquillité.

— Mais n'avez-vous done pas compris qu'il est inutile de nier ?

— Je n'ai pas non plus avouer une faute que je n'ai pas commise.

— Mais tous les soupçons retombent sur vous !

— Vous feriez beaucoup mieux d'avouer ! insista Lady Waddington, toute frémissante de colère. Je vous promets que vous ne serez pas arrêtée si vous rendez mon collier.

— Je ne peux pas vous rendre un objet que je n'ai jamais vu, Madame...

— Vous vous obstinez à nier ? s'exclama le premier sur un ton menaçant.

— Je ne peux pas faire autrement ! répondit la malheureuse qui se tordait les mains de désespoir.

— Dans ce cas, nous allons devoir vous conduire en prison ! dit l'agent.

La comtesse eut un geste résigné.

— Ma conscience est tranquille, fit-elle. Faites ce que vous voudrez...

Les deux policiers cherchèrent encore à la persuader d'avouer, la soumettant à un long et pénible interrogatoire. Finalement, convaincus de ce qu'ils ne parviendraient pas à atteindre leur but, ils déclarèrent qu'ils la mettaient en état d'arrestation.

— Puis-je aller chercher mon manteau et mon chapeau ? demanda l'infortunée, résignée à son sort.

— Non, on va vous les apporter...

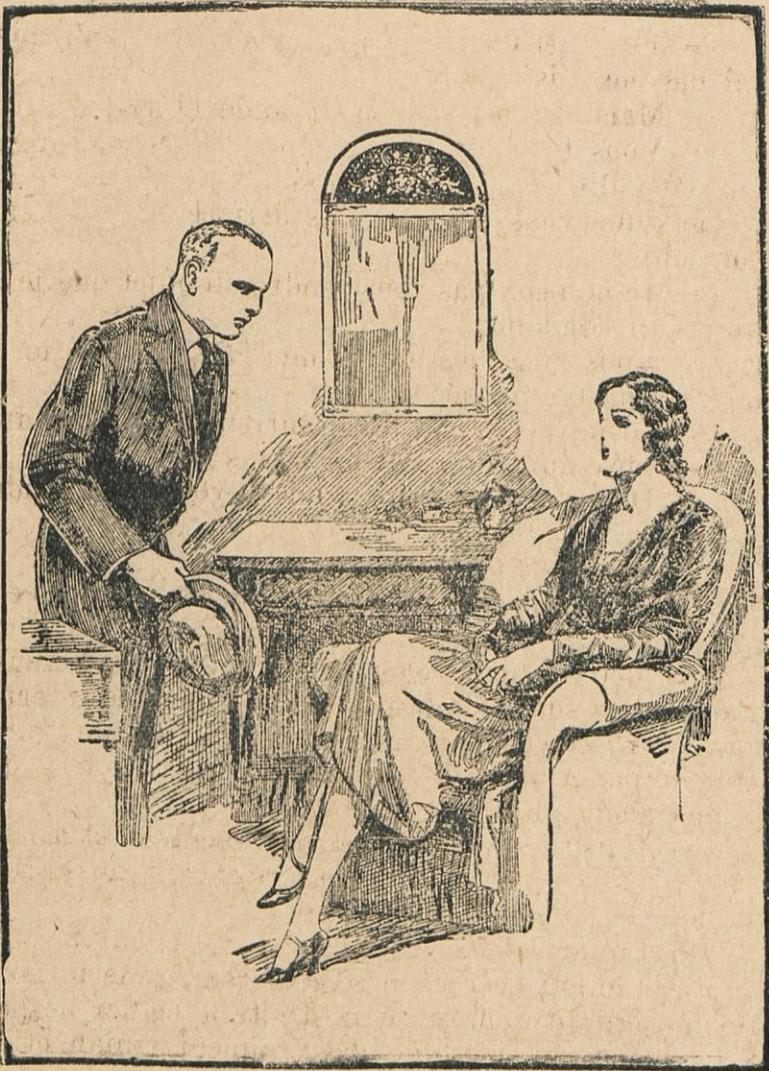
Et l'un des deux agents sortit de la chambre.

Dix minutes environ s'écoulèrent, puis le policier revint, agitant dans sa main droite le collier de perles.

— Vous avez eu une idée vraiment géniale et digne d'une voleuse de toute première catégorie.

Puis, se tournant vers son collègue et vers Lady Waddington, il expliqua :

— Figurez-vous que le collier était caché au fond d'une baignoire remplie d'eau ! Maintenant, elle ne pourra plus nier et, de toute façon il serait trop tard !



— *Bonjour, ma chère amie! s'écria-t-il. Comment allez-vous ?*

(Page 2360.)

CHAPITRE CCCXXXIV

UNE DERNIERE TENTATIVE

Le colonel Henry se sentait de jour en jour plus fatigué. Le poids de sa faute l'opprimait impitoyablement, sans lui accorder un seul instant de répit.

Et, parmi tous ses tourments, il ne voyait plus qu'une seule lueur d'espoir. une seule possibilité de consolation : celle de pouvoir revoir sa chère Louise.

Décidé à retrouver sa femme coûte que coûte, Henry se fit visiter par le médecin de l'Etat-Major et demanda une semaine de repos.

Le docteur lui accorda un mois de congé, car il avait pu constater que l'organisme de l'officier était miné par un terrible épuisement nerveux.

Le jour suivant, Henry quitta son domicile et partit pour le petit pays de montagnes où Louise possédait une villa où elle devait sans doute s'être retirée.

Effectivement, il n'eut pas beaucoup de peine à la trouver. Mais, quand il se trouva en sa présence, il sentit ses forces lui manquer et il put à peine balbutier, d'une voix faible comme un souffle :

— Louise ! Louise ! Pardonne-moi !

La jeune femme l'accueillit avec bienveillance et, après l'avoir embrassé, elle s'exclama :

— Je t'attendais, Robert ! Mais comme tu es pâle et amaigri !

— C'est que j'ai terriblement souffert, ma chère Louise !

Elle aurait voulu le serrer entre ses bras et le consoler avec tendresse ; mais le souvenir de l'horrible crime qu'il s'était laissé entraîner à commettre se dressait entre eux, implacable comme une malédiction.

Elle sentait bien qu'elle ne pourrait jamais lui rendre son estime, à moins qu'il n'avoue ses fautes.

— Donc, tu me pardonnes, Louise ? reprit le colonel après quelques instants de silence.

— Oui, Robert, de tout cœur, mais...

Il fit mine de l'embrasser de nouveau mais elle le repoussa doucement et poursuivit d'une voix sourde :

— Mais, il faut absolument que tu fasses des aveux complets, Robert !

Le misérable eut un geste découragé.

— Je ne peux pas, Louise ! murmura-t-il. Je te jure que c'est tout à fait impossible !

— Alors... il faudra que nous restions séparés pour toujours !

— Cela est-il vraiment nécessaire, puisque nous nous aimons !

— Oui, Robert... Cela est indispensable !

— Pourquoi ?

— Parce que je ne saurais vivre auprès d'un homme que je n'estime pas...

— Louise ! Comment peux-tu exiger de moi que je me condamne moi-même à la réclusion ! Il vaudrait encore mieux mourir ! Oui ! Je préférerais mille fois me suicider !

— Non, Robert ! Un suicide est toujours un acte de faiblesse et le lâcheté.

Henry saisit les mains de sa femme dans une impul-

sion de désespoir.

— Ecoute-moi, Louise ! s'écria-t-il. Si tu l'exiges réellement, j'avouerai ma faute, mais pas en me présentant moi-même devant les juges... Je vais partir pour l'étranger et, de là, je ferai parvenir mes déclarations à Paris par lettre...

— Non, Robert... Tu dois avoir le courage et la force de caractère d'avouer personnellement tes fautes en présence de ceux qui auront à te juger.

Ne penses-tu pas que, de toute façon, la vérité sera bientôt connue ? Et alors, tu seras déshonoré sans remède !

— Mais pourquoi veux-tu absolument détruire notre bonheur, Louise ? Pourquoi veux-tu anéantir notre avenir ? Tu ne m'aimes donc plus ?

— Je t'aime beaucoup, Robert !

— Si tu m'aimes, tu dois me pardonner !

La jeune femme hocha la tête avec un air mélancolique.

— Non, Robert, répondit-elle tristement. Je ne peux pas supporter qu'un innocent souffre pour toi ! Je ne peux pas me délivrer de cette terrible angoisse qui me serre le cœur ! Je te le jure, Robert ! Je t'aime de toute mon âme, mais je ne pourrai plus jamais vivre auprès de toi tant que Dreyfus sera déporté.

— Mais... si j'avoue, notre bonheur sera détruit à jamais, ma chère Louise ! Ne comprends-tu donc pas cela ? On m'enverra dans un camp de déportation et nous serons séparés pour toujours.

— C'est toi qui ne me comprends pas, Robert ! Un homme doit être honnête d'abord et avant tout, et il doit avoir le courage de supporter les conséquences de ses fautes !

Henry baissa la tête et fixa ses yeux sur le sol.

Quelques minutes de dramatique silence suivirent.

Soudain, Louise posa une main sur le bras du colonel et murmura :

— Ecoute-moi, Robert...

Le misérable leva les yeux et se mit à regarder son épouse avec une expression indéfinissable.

— Si tu veux, reprit la jeune femme, — j'irai moi-même voir le général Boisdeffre... Je lui dirai tout de ta part et...

Henry l'interrompit avec un geste violent.

— Non ! non ! se récria-t-il. Je ne veux pas être deshonoré ainsi en présence de mes collègues.

Un profond soupir s'échappa des lèvres de Louise.

— Alors, nous allons devoir nous résigner à une séparation définitive ! dit-elle.

— Louise ! Je t'en supplie ! Aie pitié de moi !

— Non, Robert ! Ce n'est pas possible !

— Donc tout est fini...

— Si tu t'obstines à ne pas vouloir avouer ta faute, il ne nous reste plus qu'à nous dire le dernier adieu...

— Est-ce là ton dernier mot, Louise ?

— Oui, Robert...

Le colonel Henry se leva et traversa la pièce en titubant comme un homme ivre. Louise le suivit du regard jusqu'à ce qu'il fut sorti et, quand elle se trouva seule, elle éclata en sanglots désespérés.

Fini ! Tout était fini !

CHAPITRE CCCXXXV.

LE RETOUR A PARIS

Quand Amy Nabot sortit de la Gare de l'Est, Paris souriait sous les rayons d'un clair soleil de printemps. Après avoir déposé sa valise à la consigne, l'ancienne espionne prit place dans une voiture et donna au cocher l'adresse du colonel Picquart.

Une demi-heure plus tard, elle sonnait à la porte de l'appartement du brave officier.

Un domestique vint lui ouvrir.

— Je voudrais parler tout de suite au colonel Picquart, lui dit l'aventurière.

— Je regrette, Madame, mais le colonel est absent, lui fut-il répondu.

Amy Nabot eut un petit geste d'impatience.

— Il faut que je lui parle au sujet d'une affaire très urgente, insista-t-elle.

— Je vous répète, Madame, que le colonel n'est pas à la maison.

— Et où pourrai-je le trouver ?

Le domestique hésita un moment, puis il répondit :

— Le colonel est en prison, Madame...

— Comment ? En prison ? s'exclama Amy Nabot en pâlisant. Mais pour quelle raison ?

Le domestique haussa les épaules.

— Je ne suis pas en mesure de vous renseigner à ce sujet, Madame, fit-il. Je ne sais rien du tout.

Amy Nabot comprit qu'il aurait été inutile d'insister, mais elle était terriblement ennuyée. Comment allait-elle faire pour s'informer ? Auprès de qui allait-elle pouvoir se renseigner ?

Après un moment de réflexion, elle décida de se rendre à l'Etat-Major pour voir le colonel Henry.

**

Henry avait repris son service avant le terme fixé par le médecin. Le premier matin où il se rendit à son bureau où il eut la surprise de s'entendre annoncer la visite d'une dame.

— Ne vous a-t-elle pas dit son nom ? demanda-t-il au soldat de planton qui faisait fonction d'huissier.

— Non, mon colonel...

— Et.. comment est-elle ?

— Grande, blonde et très élégante...

Henry réfléchit un moment.

Il se dit que ce ne pouvait être que Louise.

Sans doute s'était-elle repentie de son intransigeance et venait-elle le prier de revenir auprès d'elle.

— Faites la entrer ! dit-il enfin d'une voix tremblante d'émotion.

Il ne se serait certainement pas attendu à cette visite-là !

— Que désirez-vous, Madame Nabot ? interrogea-t-il après quelques instants de silence.

— Je désire savoir pour quel motif on a arrêté le lieutenant-colonel Picquart, répondit-elle froidement.

Et après avoir pris place dans le fauteuil qui se trouvait devant elle, elle ajouta :

— Tu permets que je m'asseoie, n'est-ce pas ?

Ce ton familier qui lui rappelait le triste passé amena un sourire d'amertume sur les lèvres de l'officier.

— Tu t'inquiètes du sort de Picquart ? demanda-t-il en fixant un regard scrutateur sur le visage de l'aventurière.

— Oui...

— Ah ? Tu es préoccupée de cela ? Eh bien, le lieutenant-colonel Picquart est l'unique responsable de tout ce qui est arrivé !

— Dis-moi pour quel motif on l'a arrêté...

— Parce qu'il a divulgué des secrets militaires.

— Ceci ne peut être qu'un mensonge, une infâme calomnie ! s'écria Amy Nabot, tandis que son visage s'empourprait de fureur.

Henry la regardait avec une stupeur croissante.

Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi l'ancienne espionne prenait la défense de Picquart.

— Si ça peut te faire plaisir, fit-il en haussant les épaules, tu peux continuer de croire que c'est un mensonge et une calomnie.

— J'en suis certaine ! On a voulu se débarrasser de lui, voilà tout ! Et tu dois certainement avoir été l'un des premiers à l'accuser.. Picquart t'a toujours porté ombrage parce qu'il défendait énergiquement le capitaine Dreyfus ! Tu as voulu le perdre pour éviter qu'il te dénonce comme faussaire !

— Si j'ai été un faussaire c'est uniquement parce que c'est toi qui m'y a poussé ! s'exclama le colonel d'une voix rauque.

— Cela, je l'admets, comme j'admets d'être coupable moi aussi... Mais, sais-tu pourquoi je suis revenue

à Paris ?

— Non... Pourquoi ?

— Pour me délivrer du poids qui opprime ma conscience... Pour avouer mes fautes !

Le colonel devint blanc comme un linceul.

— Comment ! Qu'as-tu dit ? Tu voudrais tout avouer ? s'écria-t-il.

— Oui... j'y suis fermement décidée...

— Mais tu es folle, Amy ! Tu veux donc creuser ta tombe de tes propres mains ? N'as-tu pas pensé aux terribles conséquences qu'entraînerait forcément une telle confession de ta part ?

— Si... J'ai pensé à tout ..Mais je suis d'avis que, quand on a commis une faute, on doit avoir le courage d'en supporter les conséquences.

Cette phrase fit une impression énorme sur le colonel Henry, le remplissant d'une véritable terreur, car il se souvenait de ce que Louise lui avait dit exactement la même chose en termes à peu près identiques.

Et il se couvrit le visage de ses mains, comme s'il avait été sur le point d'éclater en sanglots.

Amy le regarda un instant, puis elle se leva de son fauteuil et elle sortit de la pièce sans dire un mot.

**

Le matin suivant, quand elle s'éveilla après une nuit de cauchemars et de remords, elle s'aperçut de ce qu'elle avait la fièvre.

— Mon Dieu ! se dit-elle avec inquiétude. Il ne me manquait plus que ça ! Ce n'est pourtant pas le moment de tomber malade ! Au contraire ! Je vais avoir besoin

de toutes mes forces pour accomplir ce que j'ai décidé.

Elle chercha à se calmer et à dormir encore un peu, afin de se débarrasser de la pénible sensation de fatigue qui l'opprimait. Elle referma ses yeux et chercha à trouver le sommeil, mais ne put y parvenir.

Ses tempes brûlaient comme des charbons ardents et son cœur battait avec une précipitation insolite.

Après une demi-heure d'assoupissement, elle eut une crise de délire et se redressa brusquement sur son lit en criant :

— Non ! Non ! Ne l'écoutez pas ! Dubois est un misérable qui veut me ruiner !

La patronne de la pension de famille où elle s'était logée depuis le jour précédent, accourut aussitôt et, la voyant se tordre et s'agiter entre ses draps elle lui demanda avec inquiétude :

— Qu'avez-vous, Madame ? Vous sentez-vous mal ?

— C'est un misérable ! hurla l'ancienne espionne. Ce sont tous de lâches calomniateurs ! Mettez-les à la porte ! Qu'ils s'en aillent ! A moi James ! Sauvez-moi ! Voilà le Cheik qui vient pour m'emmener dans son harem !

Puis elle laissa retomber sa tête sur ses oreillers et demeura inerte.

Très inquiète, la patronne de la pension se dit que la première chose à faire était d'envoyer tout de suite chercher un médecin.

Au moment où elle se disposait à sortir de la chambre, Amy Nabot se redressa de nouveau et se mit à crier à tue-tête :

— Dreyfus est innocent ! Vous le savez bien, canailles ! Il est innocent !

CHAPITRE CCCXXXVI

AMOUR PATERNEL

Un matin, tandis qu'il était tranquillement occupé à lire les journaux, le père de Clara laissa soudain échapper une exclamation de douloureuse surprise.

— Comment ? se disait-il en regardant de plus près un article sur lequel il venait de jeter les yeux. La comtesse Esterhazy arrêtée à Londres ? Arrêtée pour vol ! Qu'est-ce que cela pourrait bien signifier ? Serait-il possible qu'il s'agisse de ma fille ? Je n'ai pourtant jamais entendu parler d'une autre comtesse Esterhazy...

En relisant l'article plus attentivement, il put se persuader de ce que c'était bien hélas, de sa fille qu'il s'agissait !

Voici ce que disait ce bref communiqué qui était reproduit sans aucun commentaire :

La comtesse Clara Esterhazy, femme de l'ex-colonel Esterhazy, connu pour le rôle qu'il a joué dans l'affaire Dreyfus, a été arrêtée à Londres sous l'inculpation d'avoir volé un collier appartenant à Lady Waddington. Les détails de l'affaire ne sont pas encore connus.

Hugo Donati avait l'impression d'être le jouet d'une hallucination ou d'un cauchemar.

Clara en prison ?

Sa fille avait commis un vol ?

— Non ! Cela n'est pas possible ? se dit le malheureux en passant une main sur son front baigné de sueur. Je ne peux pas le croire !

Il réfléchit encore un moment, puis il reprit :

— Et si c'était vrai, quand même ? Dans ce cas, ce ne pourrait être que de la faute de ce misérable Esterhazy !

Mais... que faire dans ce terrible doute ? Pouvait-il abandonner sa fille dans des circonstances aussi douloureuses ?

Cela, non ! Son cœur de père se révoltait contre une pensée semblable !

Quand il avait vu partir sa fille, abandonnant ses enfants pour suivre son indigne époux, il avait décidé de ne plus s'intéresser à elle, puisqu'elle avait obstinément refusé de suivre ses conseils. Mais, maintenant, en de telles circonstances, pouvait-il demeurer insensible ?

Non !

Il devait partir tout de suite pour Londres et se renseigner sur place au sujet de ce qui était arrivé à Clara.

*
**

Dès le lendemain, Hugo Donati arrivait à Londres et il se fit immédiatement conduire au Palais de Justice.

— Je suis le père de la comtesse Esterhazy qui a été

arrêtée il y a quelques jours sous l'inculpation de vol, dit-il au fonctionnaire qui le recut. Je voudrais savoir exactement ce qui est arrivé...

Le fonctionnaire appela un employé et lui donna quelques ordres à voix basse.

L'employé sortit de la pièce et revint une dizaine de minutes plus tard, apportant un carton qu'il tenait sous le bras.

Le fonctionnaire jeta un rapide coup d'œil sur les documents, puis il demanda au visiteur :

— Vous m'avez dit que vous êtes le père de cette personne n'est-ce pas ?

— Oui...

— Eh bien, voici de quoi il s'agit : Votre fille avait été engagée en qualité de gouvernante chez Lady Waddington... Elle a abusé de la confiance que sa patronne lui témoignait en lui volant un collier de perles de grande valeur.

Hugo Donati ne pouvait pas trouver de mots pour répondre. Il aurait voulu dire quelque chose, mais il sentait sa gorge se serrer comme sous un étau de fer.

Le fonctionnaire le mit encore au courant de quelques détails, puis, quand il eut terminé, le malheureux père trouve enfin la force de balbutier :

— Cela ne peut pas être ! Il doit certainement s'agir d'une erreur, Monsieur le commissaire !

Le fonctionnaire hocha la tête et répondit sur un ton bienveillant :

— Je voudrais bien qu'il en soit ainsi, Monsieur... Malheureusement, le collier a été retrouvé dans la chambre de votre fille.

— Néanmoins, je vous répète que je ne peux pas croire que ma fille se soit rendue coupable d'un vol.

— Le procès mettra les faits en lumière Monsieur Donati...

— Et... pourriez-vous me dire pour combien de temps ma fille va devoir rester en prison ?

Le fonctionnaire haussa les épaules et répondit :

— Je ne saurais vous renseigner à ce sujet Monsieur...

— Ne pourriez-vous au moins me suggérer un moyen de venir en aide à ma fille, d'une façon ou d'une autre ? insista l'industriel sur un ton suppliant.

— Vraiment, je ne saurais pas quoi vous dire...)

— Ne pourrait-on obtenir la mise en liberté provisoire, moyennant le dépôt d'une caution ?

— Non... Pas dans le cas présent...

— Et alors ? Que dois-je faire ?

— Il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre les résultats de l'enquête, Monsieur... Le dossier a déjà été remis au juge d'instruction qui fixera la date du procès.

— Attendre ! Mais ne comprenez-vous pas que cela serait un martyre intolérable pour un père qui est convaincu de l'innocence de son enfant.

— Je regrette infiniment, Monsieur, mais je n'y peux rien... Vous devez comprendre que je ne suis pas en mesure de modifier les lois du royaume !

— Pourrai-je au moins aller la voir ?

— Vous pourrez en obtenir l'autorisation d'ici huit jours...

— D'ici huit jours ! se récria Hugo Donati au comble du désespoir. Mais cette malheureuse n'a personne pour la défendre.

— Adressez-vous à un avocat ou à un détective.. Si vous croyez que votre fille est victime d'une erreur, je puis vous indiquer une excellent détective privé qui a déjà remporté de grands succès dans des affaires de ce genre... Si vraiment la comtesse n'a pas volé ce collier, il démasquera certainement le vrai coupable...

— Et comment s'appelle ce détective ?

— Dickens.

— Voulez-vous me donner son adresse ?

— Très volontiers...

Le commissaire prit une feuille de papier et y écrivit quelques lignes.

— Vous pourrez vous présenter à lui de ma part, conclut-il. C'est un de mes amis...



Quand il entra dans le bureau du détective Hugo Donati éprouva presque tout de suite une certaine déception.

Il s'était imaginé qu'il allait se trouver en présence d'un personnage important, entouré de nombreux subordonnés. Par contre, le fameux policier privé habitait une vieille et pauvre maison dans une des plus tristes rues du mélancolique quartier de Seven-Dials.

Dickens était un homme âgé d'une trentaine d'années, grand et maigre et de manières très réservées. Il fit entrer lui-même le visiteur dans son cabinet de travail et le pria de s'asseoir.

— Donc, vous êtes, le père de la comtesse Esterhazy ? fit-il avant que l'industriel ait prononcé une parole.

— Comment le savez-vous ? demanda le père de Clara, absolument stupéfait. Serait-ce le commissaire qui m'a donné votre adresse qui vous aurait téléphoné pour vous avertir de ma visite ?

— Non, répondit le détective, sur un ton d'indifférence absolue.

— Et alors ? Comment avez-vous pu deviner qui je suis ?

— La chose est parfaitement simple ! interrompit